

Pierre  
Charbonnier

# CULTURE ÉCOLO GIOQUE

LES PETITES HUMANITÉS

Il faut se rendre à l'évidence : il se passe quelque chose de nouveau sous le soleil. Les majestueux processus physiques et chimiques qui organisent le système Terre, la trajectoire évolutive du vivant, la composition des sols, des eaux, tout cela porte désormais la marque des activités humaines. Des indications scientifiques, collectées par une myriade de dispositifs d'observation et de mesure répartis autour de la Terre, nous permettent d'appréhender l'ampleur du bouleversement en cours.

Pierre Charbonnier est philosophe,  
chercheur au Centre d'études européennes (CEE)  
et enseignant à Sciences Po. Il est spécialiste  
de l'histoire des rapports entre nature et société  
dans les sociétés modernes

Il a publié :

● *La Fin d'un grand partage*,  
Paris, CNRS Éditions, 2015.

● *Abondance et liberté.*  
*Une histoire environnementale*  
*des idées politiques*,  
Paris, La Découverte, 2020.

# CULTURE ÉCOLO GIQUE

Pierre Charbonnier

IPH

## DE QUOI PARLE-T-ON LORSQU'ON PARLE D'ÉCOLOGIE ?

Il faut se rendre à l'évidence: il se passe quelque chose de nouveau sous le soleil. Les majestueux processus physiques et chimiques qui organisent le système Terre, la trajectoire évolutive du vivant, la composition des sols et des eaux, tout cela porte désormais la marque des activités humaines. Des indications scientifiques, collectées par une myriade de dispositifs d'observation et de mesure répartis autour de la Terre, nous permettent d'appréhender l'ampleur du bouleversement en cours.

S'il fallait caractériser en quelques mots simples et efficaces le temps présent, quels seraient-ils? Parmi plusieurs possibilités, l'idée de crise écologique paraît s'imposer. Elle capture en effet une transformation aussi brutale que généralisée des conditions matérielles et sociales dans lesquelles nous vivons. Elle permet de séparer un avant et un après, d'identifier un ensemble de symptômes qui définissent le présent. Elle exprime à la fois un constat et un jugement: parler de crise écologique implique nécessairement qu'il

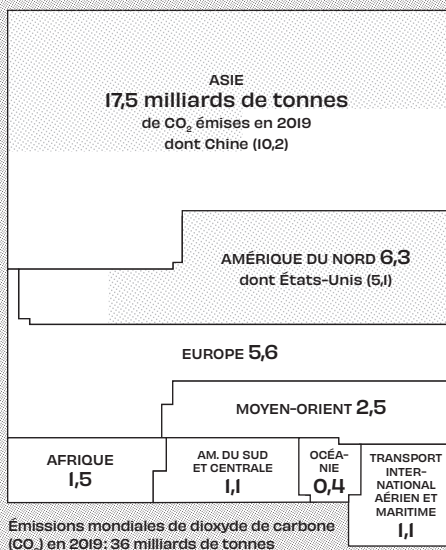
faut y remédier, que l'action aussi bien que la pensée doivent être convoquées.

On détermine habituellement les périodes historiques par des événements de rupture comme des guerres, des révolutions, des modifications brutales dans les rapports de pouvoir. Or, en définissant le présent par une crise systémique et durable des relations avec le milieu naturel, on utilise un marqueur tout à fait nouveau. Il ne renvoie pas seulement à ce que les humains se font les uns aux autres, mais aussi à ce qu'ils font au monde et à ce que le monde leur fait en retour. On assiste ainsi à une collision entre les affaires humaines, ce dont traitent l'histoire, l'économie et la sociologie, et l'échelle beaucoup plus vaste du socle planétaire sur lequel tout cela se déploie.

Désormais, avec la crise écologique, nous, humains, ne sommes plus les uniques acteurs de l'histoire. Les conséquences de l'effort productif global, longtemps restées inaperçues si ce n'est négligées, menacent nos vies et nos organisations sociales, elles nous reviennent au visage avec une force et une violence telles qu'elles nous obligent à des corrections, à une autocritique.

Cette crise, bien sûr, n'a pas seulement une signification globale et abstraite: des villages bien réels sont emportés par des crues ou des ouragans, des communautés bien réelles sont intoxiquées par des techniques agricoles ou industrielles, des personnes et des familles bien réelles sont touchées par l'instabilité du prix des ressources de base. Tous ces événements ont des effets sur la façon dont les humains envisagent leurs rapports au pouvoir, à l'avenir, à eux-mêmes.

#### Document I – Un monde de plus en plus carboné



En 2019, le monde émet 36,4 milliards de tonnes de dioxyde de carbone (CO<sub>2</sub>) dans l'atmosphère, soit quatre fois plus qu'en 1960 et mille fois plus qu'en 1800. L'Asie, qui ne représentait que 16 % du total en 1960, en émet aujourd'hui près de la moitié.

En ce début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, il est devenu quasiment impossible de parler des choses naturelles de manière simplement descriptive. Un regard éduqué perçoit l'absence de certaines espèces animales, les effets de la sécheresse sur une forêt ou des cultures agricoles, le recul des glaciers; les mutations de la planète sont mises en mots et en images par la culture, les arts, les médias. Il y a là un paradoxe, car l'idée de nature, telle qu'elle nous est léguée par le langage et l'histoire, s'attache plutôt à un ordre régulier et fixe, à la répétition invariable des mêmes causes et des mêmes effets. La Terre tourne autour du soleil, les pommiers font des pommes, les renards chassent les poules, le Gulf Stream apporte de l'eau chaude dans l'Atlantique nord-est. Or, dans les interstices de ces grandes régularités apparaissent des nouveautés: des cours d'eau disparaissent, des plantes génétiquement modifiées se défendent contre leurs prédateurs, des ours polaires vont chercher refuge hors de leur banquise, l'activité cyclonique est exacerbée. Il ne faut pas en déduire que la nature n'est plus ce qu'elle était, mais plutôt que, sous notre influence grandissante, les arrangements infiniment complexes entre le vivant et son milieu ont dévié d'une trajectoire que l'on croyait inaltérable.

Le phénomène massif et structurel qui explique la sortie de la civilisation humaine du *safe operating space* écologique est l'avancée d'un front d'exploitation agricole et industriel qui cause la perte du sauvage, l'épuisement de certaines ressources et l'élévation des températures moyennes de la planète. Le changement de composition de l'atmosphère induit par l'activité humaine augmente l'effet de serre: une quantité d'énergie solaire de plus en plus grande reste piégée à la surface de la Terre en raison d'émissions de gaz que la matière vivante et minérale ne parvient plus à fixer. Le bouleversement des habitats prend aussi la forme de recompositions écologiques moins directement perceptibles, comme la migration et le changement de comportement de certaines espèces animales, les modifications durables du couvert végétal et de la chimie des océans, le rétrécissement des calottes glaciaires. Ces transformations affectent les populations et les groupes sociaux de façon extrêmement inégale et différenciée puisque l'exposition aux menaces varie en fonction du lieu où l'on vit, de la façon dont on se nourrit et de la qualité des infrastructures et des institutions qui nous protègent.



La crise écologique joue le rôle de révélateur des interdépendances dans lesquelles nous sommes pris. Le destin d'une bonne partie de l'humanité des <sup>xx</sup><sup>e</sup> et <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècles, en particulier des plus riches, était principalement lié à ce que l'on appelle l'*économie* et la *politique*. On entend par là la capacité d'accéder, via la monnaie, à des biens marchands qui répondent à des besoins ou à des préférences, capacité elle-même déterminée par un ensemble de règles juridiques qui façonnent l'organisation du travail et qui dépendent, en définitive, de l'exercice du pouvoir. L'articulation entre l'économie et la politique – soit, pour la majorité des habitants de la planète depuis plusieurs décennies, entre le capitalisme et l'État – a longtemps formé le cœur des préoccupations collectives, des luttes, des espérances ainsi que des savoirs sociaux. L'essentiel des travaux fondateurs des sciences sociales, de Karl Marx à Max Weber en passant par Émile Durkheim, ont arpenté l'espace défini par ces deux disciplines. Progressivement toutefois, un questionnement écologique suscité par la dégradation systémique du milieu est venu s'immiscer dans ce jeu à deux termes. Le concept d'écologie, construit sur la racine grecque *oikos* qui désigne l'espace domestique de la famille et de ses biens, a été forgé au milieu du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle par le naturaliste Ernst

Haeckel, dans le sillage des travaux de Charles Darwin. Cette nouvelle enquête sur les interdépendances évolutives du monde animal et végétal a rapidement débordé du cadre des sciences du vivant pour entrer dans l'arène des débats sociaux. Entre les principes qui régissent la juste distribution de la richesse et du pouvoir, s'est invitée, de plus en plus régulièrement, une réflexion sur les dépendances matérielles et territoriales, sur la distribution des risques et des responsabilités qu'ils engagent. Ces réflexions ont eu pour conséquence de déstabiliser les représentations qui régissent notre coexistence dans le cadre des sociétés industrielles et commerciales.

Par exemple, si l'économie tient généralement pour acquis que le milieu est un stock de ressources rares converties via le travail, la technique et le capital en marchandises, c'est l'idée même de ressource que l'écologie vient interroger. On ne se représente pas de la même manière les échanges et leur valeur si l'on décide de suivre les aventures cycliques de la matière et de ses transformations entre les sols et les poubelles ou si l'on décide de suivre les aventures linéaires de la marchandise entre production et consommation finale. Parallèlement, le sens commun politique tient pour acquis que nos droits et nos

obligations renvoient à des lois écrites et sanctionnables. Mais les choses apparaissent sous un autre jour si l'on réinscrit ce système d'obligations dans un ensemble plus vaste de contraintes et de possibilités écologiques. Ainsi, le droit de propriété « permet » à une compagnie pétrolière d'exploiter un minéral sous-terrain, mais l'équilibre du système Terre tel qu'on le connaît, lui, « permet » seulement une quantité limitée d'émissions de gaz à effet de serre avant que la sanction du changement climatique ne tombe. Dans les deux cas, on voit que le système de référence économique et politique dominant est déstabilisé par la perspective écologique. La nature même des *choses* et des *obligations*, ces éléments omniprésents dans notre vie, prend une coloration nouvelle sous l'angle écologique. En termes plus précis, on perçoit qu'un nouveau registre descriptif et normatif intervient. Sans qu'il provoque mécaniquement l'effondrement de la rationalité marchande ou juridique, il est évident qu'il en déplace les termes.

D'intenses débats ont eu lieu aux <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles sur l'origine des crises économiques (comme celle de 1929) et politiques (comme celle de 1968), parce que l'on considérait qu'une crise était révélatrice de structures sociales fondamentales. Parler désormais

de crise écologique ne modifie pas seulement la perception que l'on a de nos fragilités et des incertitudes historiques, mais aussi celle du contrôle que l'on peut espérer exercer sur elles. Il semble que nous ayons dû attendre l'intensification de cette crise pour mieux voir et sentir nos interdépendances avec le milieu. Même s'il faut se méfier de l'analogie avec la raison médicale, il y a là un véritable parallèle: on doit souvent attendre qu'une maladie se déclare pour réaliser comment fonctionne tel ou tel organe et à quel point il est vital; de façon similaire, la connaissance écologique est étroitement liée au diagnostic d'une pathologie – dont nous sommes nous-mêmes bien souvent la cause.

On insistera beaucoup dans ce livre sur la façon dont les préoccupations écologiques ouvrent des brèches dans les conceptions dominantes du progrès, du développement, de la richesse et, plus largement, dans l'idée même que l'on se fait de la coexistence sociale. Mais il serait trop facile, et malheureusement trompeur, de concevoir l'écologie comme un ensemble unifié et entièrement cohérent de normes éthiques et pratiques. Invoquer la valeur de la nature ou la préservation des générations futures pour contester certaines formes éco-

nomiques ou politiques ne va pas sans ambiguïtés ni même sans contradictions internes.

Prenons quelques exemples. L'un des secteurs économiques les plus polluants est celui des transports, du transport aérien en particulier. On envisage donc des initiatives pour limiter son développement, voire le restreindre de manière drastique avec notamment un système de quotas. On peut objecter, en adoptant une perspective juridique, qu'il ne saurait y avoir d'entraves absolues à la liberté de mouvement et, dans une perspective sociale, que de nombreuses personnes, pas toujours les plus favorisées et liées à des diasporas internationales, ont le droit de refuser de se trouver bloquées dans une seule partie du monde. La norme abstraite de la réduction des émissions liées au transport aérien se heurte à un réseau de droits et de pratiques préexistantes, difficiles à révoquer immédiatement. On doit donc arbitrer entre différentes contraintes et pratiques en partie hétérogènes et divergentes, avec en vue la préservation des libertés fondamentales sous la contrainte écologique.

Un autre cas de figure est encore plus frappant. Vu d'assez loin, il existe une corrélation importante entre la croissance démographique et le poids écologique

des activités humaines. De ce constat, on pourrait déduire qu'il faut réduire impérativement la population humaine par des moyens que l'on nomme généralement « malthusiens », soit un contrôle actif de la reproduction pour éviter une surpopulation et une surconsommation agressive. Outre que de telles mesures seraient extrêmement autoritaires et probablement arbitraires (comment choisit-on qui peut avoir des enfants et qui ne le peut pas ?), elles reposent sur l'oubli d'un phénomène tout aussi massif. Tous les humains n'ont pas la même empreinte écologique, et ceux qui ont la plus forte empreinte ne résident pas nécessairement dans les régions du monde où la population est dynamique. Ils appartiennent plutôt à des pays riches, démographiquement atones. On risque donc de confondre la masse brute de la population humaine avec ses schémas économiques et matériels et de faire porter le blâme à des nations à forte natalité, mais privées d'accès aux biens économiques essentiels. Encore une fois, l'idée de gouverner selon des principes « naturels » semble très complexe et peu compatible avec d'élémentaires considérations de justice.

Voici un dernier exemple, classique : la création de parcs naturels destinés à laisser la vie sauvage se

déployer librement est souvent conçue comme un outil clé de la protection environnementale. Elle a toutefois deux corrélats beaucoup plus discutables. D'une part, l'existence de réserves de nature authentique alimente la bonne conscience des sociétés urbaines, qui croient s'acquitter ainsi de leur responsabilité écologique sans modifier en profondeur leurs activités économiques. D'autre part, et plus grave encore, la mise en place de ces parcs passe souvent, notamment dans les régions du monde autrefois sous tutelle coloniale, par l'éviction plus ou moins brutale de populations indigènes accusées de perturber les équilibres naturels alors qu'elles en font partie depuis des générations. Faire de la place à la nature ne va pas de soi et, cette fois encore, des arbitrages entre intérêts divergents s'imposent.

Ces trois exemples, sujets à controverse, ont en commun de révéler la difficulté à représenter les intérêts de la nature dans la vie politique. La stabilité du climat, les dynamiques de la biodiversité ou encore la valeur de la vie, tout cela peut être invoqué pour réarranger les relations socio-économiques. Mais la référence à un ordre naturel est une ressource politique extrêmement problématique. Dans le passé, un certain nombre d'arguments scientifiques ont étayé l'idée d'une

inégalité raciale entre humains, qui légitimait une hiérarchie sociale extrêmement violente, en particulier dans un contexte colonial. On a aussi pu attribuer à la cellule familiale hétérosexuelle et patriarcale un caractère de naturalité biologique, elle aussi difficile à dissocier de formes de domination conventionnelles que l'on ne trouve pas dans toutes les sociétés humaines. Le comportement «naturellement» compétitif des humains a également été invoqué pour justifier l'organisation marchande de la société et critiquer les effets pervers de l'assistance. En résumé, nos représentations sociales sont déjà saturées de références normatives à la nature, aux choses «telles qu'elles sont et devraient être», et cela ne va pas toujours dans le sens de la justice. Or, une partie des intuitions fondamentales de la pensée écologique relève de cette logique que l'on pourrait qualifier de naturaliste.

Pourtant, il est possible d'entendre autrement la référence à l'écologie. On peut simplement affirmer que le réseau d'interactions et d'obligations qui structure la vie sociale doit être redéfini pour intégrer un meilleur usage de la Terre, plus juste, plus durable, mieux informé. Autrement dit, la référence à la nature n'impose pas nécessairement un carcan à



l'action et à l'imagination, comme le craignent souvent les plus réticents à l'écologie politique; elle permet d'interroger à nouveau le sens de nos orientations collectives.

D'ailleurs, la pluralité des langages dans lesquels s'exprime la préoccupation environnementale en témoigne. Prenons quelques exemples. La crise écologique peut être formulée comme un enjeu essentiellement scientifique, comme un sentiment moral lié à l'atteinte esthétique aux paysages, comme un épuisement des idéaux de la modernité technique, comme une rupture du contrat qui liait l'humanité à son créateur divin, comme un défi technologique ou diplomatique, comme un enjeu de sécurité globale, comme une apocalypse sécularisée ou même comme une « menace existentielle » pour reprendre les mots de la jeune militante écologiste Greta Thunberg. On pourrait allonger sans fin l'inventaire des registres dans lesquels s'exprime cette crise, inventaire qui recouvre au fond l'ensemble des secteurs de l'imagination et des pratiques humaines. Il existe des alliances et des rivalités entre certaines de ces formulations, et il semble illusoire que l'on trouve un jour une synthèse parfaite entre elles. Mais cela prouve qu'aujourd'hui l'enjeu écologique participe

de la façon dont les différents collectifs envisagent l'histoire et leur responsabilité dans les transformations à venir.

*Culture écologique* se fixe pour objectif de porter à la connaissance du plus grand nombre les débats qui organisent aujourd'hui la question écologique. Ces débats ne convoquent pas seulement l'anthropologie, la sociologie, l'histoire, la géographie et l'économie, mais aussi des domaines moins formalisés du savoir comme la philosophie. Leur contenu pourrait être figuré par un triangle, dont les trois pointes seraient les *savoirs*, le *politique* et la *nature*. On tentera donc d'articuler en permanence (1) la construction des connaissances qui prennent pour objet le milieu naturel lui-même et les systèmes d'attitudes humains qui trouvent leur place en son sein; (2) les formes de pouvoir, de domination et de contestation qui s'établissent en lien avec la prise en charge collective des territoires et des ressources; et bien sûr (3) les caractéristiques physiques et biologiques de la Terre qui influencent et sont influencées par les idées et les pratiques humaines. Durant cette traversée, il sera essentiel de toujours garder à l'esprit le caractère dynamique et conflictuel des sciences et des institutions politiques, des rapports sociaux à la

nature en général. À travers l'histoire, les choix techniques, les conceptions du progrès et les manières de dire le vrai et de gouverner le monde ont fait l'objet de confrontations sociales extrêmement intenses qui se sont confondues en partie avec les grandes luttes pour la justice, l'égalité et la démocratie.

On le verra, un point de convergence entre la science et la politique est leur prétention à l'*autorité*: la première entend parler au nom de la nature, la seconde entend gouverner au nom du peuple; dans les deux cas, il s'agit de trouver de la légitimité dans cette fonction de représentation vis-à-vis d'autres autorités possibles (celles de la religion, de la tradition ou de la pure force). Or, dans la plupart des systèmes culturels et politiques, il existe une passerelle entre ce que l'on sait du monde et la façon dont on envisage les rapports sociaux, entre la représentation des choses et l'organisation des personnes. Les représentants du savoir sont investis d'une autorité sociale et, réciproquement, le pouvoir revendique un certain rapport au vrai. Ce que l'on appelle en général l'écologie politique est la forme que prend cette passerelle dans les sociétés contemporaines, lorsque la perspective de bouleversements et de catastrophes nous contraint à la redéfinir.

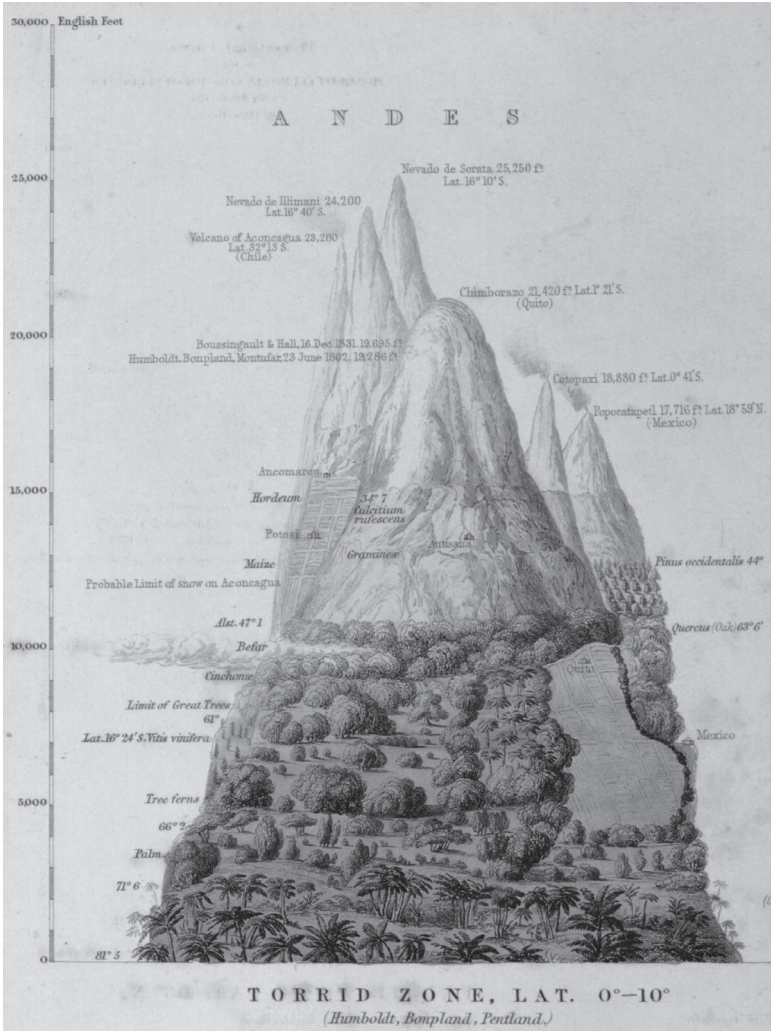
En suivant une logique d'approfondissement, on commencera par exposer (chapitre 1) les grandes caractéristiques de l'évolution humaine et sociale, qui a sans cesse modelé le milieu et été modelée par lui. L'histoire de la nature et celle de notre espèce se confondent en partie, et l'on peut donc rapporter les formes élémentaires de la subsistance, de l'habitation et de la coopération à une dynamique écologique. Puis on explorera la très grande variété d'institutions, de rapports de pouvoir et de représentations symboliques qu'engendrent les premières transformations de l'environnement (chapitre 2). Il faudra alors décrire les principaux événements historiques qui ont rendu possible l'émergence des rapports à la nature tels que nous les connaissons aujourd'hui, dominés par les techno-sciences, l'imaginaire du progrès et l'idéal d'exploitation (chapitre 3).

Ensuite, on s'installera dans l'histoire des deux derniers siècles pour examiner comment ces rapports à la nature ont été contestés, disputés, sans cesse remis en jeu par différentes formes de critique. Ces critiques ont pris pour cible non seulement un mode de production, généralement nommé capitalisme (chapitre 4), mais aussi un système de

représentations et de valeurs qui tourne autour de l'idée de progrès (chapitre 5) et elles ont graduellement abouti à la mise en place de dispositifs de protection de l'environnement (chapitre 6). On essaiera de montrer qu'avant même l'émergence de mouvements explicitement considérés comme écologistes ou environnementalistes, la structure fondamentale de la modernité économique et sociale a été prise dans un jeu dialectique de consolidation et de remise en cause, dans lequel la question de la nature a joué un rôle central.

Enfin, il faudra se confronter plus directement aux impératifs politiques du présent et se demander comment la perspective d'un bouleversement planétaire majeur travaille déjà l'actualité. On étudiera donc l'élaboration d'un nouveau mode de développement plus conforme aux limites planétaires que ne l'étaient ceux qui ont prévalu jusqu'à présent (chapitre 7), et les demandes sociales de justice, de reconnaissance, de réalisation individuelle et collective qui le soutiennent (chapitre 8). Une brève conclusion tentera de souligner la signification générale de l'idée de *culture écologique* portée par ce livre.

Document 2 – Humboldt, pionnier de la pensée écologique



Par ses récits de voyage et sa réflexion scientifique, le naturaliste et explorateur allemand Alexander von Humboldt a posé certaines bases de l'écologie moderne. Sur ce dessin publié dans **Cosmos. Ébauche d'une description physique du monde** (1848), Humboldt a représenté la géographie des plantes dans les Andes.



## À LIRE, À VOIR, À ÉCOUTER

- Les premières lignes de cette introduction sont un clin d'œil à l'ouvrage classique de l'historien américain John McNeill: *Du nouveau sous le soleil. Une histoire de l'environnement mondial au XX<sup>e</sup> siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2010.
- Par deux historiens français, une synthèse sur les liens entre la modernisation techno-scientifique et les contestations sociales: Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène*, Paris, Seuil, 2013.
- Un aperçu des soubassements culturels de la crise climatique, en référence au projet impérial occidental, par l'écrivain indien Amitav Ghosh: *Le Grand Dérangeant*, Marseille, Wildproject, 2021.
- L'auteur de science-fiction Kim Stanley Robinson, qui a écrit une trilogie sur la terraformation de Mars, poursuit son exploration des possibilités futures dans un monde soumis au réchauffement climatique dans *The Ministry for the Future*, Londres, Orbit Books, 2020.
- Un outil didactique incontournable pour appréhender en quelques coups d'œil les caractéristiques principales de la crise écologique et des mesures prises pour y répondre: François Gemenne, Aleksandar Rankovic et Atelier de cartographie de Sciences Po, *Atlas de l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2021 [2<sup>e</sup> éd.].
- L'historien Joachim Radkau propose, dans un livre quelque peu difficile d'accès mais impressionnant par l'amplitude de son ambition, une histoire totale de l'environnementalisme: *The Age of Ecology*, Cambridge, Polity Books, 2014.
- Paru en 1993, un livre de référence et une lecture passionnante sur le métabolisme urbain de la ville de Chicago à travers l'histoire: William Cronon, *Chicago, métropole de la nature*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2021.
- Une synthèse utile des pensées philosophiques sur la nature et de la façon dont elles répondent à la question écologique: Catherine et Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature*, Paris, Flammarion, 1997.
- Par Jedediah Purdy, l'une des meilleures introductions théoriques et critiques à la question environnementale: *After Nature. A Politics for the Anthropocene*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2015.
- Un essai biographique sur Alexander von Humboldt, l'un des pionniers de la pensée écologique qui joua un rôle central dans la nouvelle compréhension du monde au XIX<sup>e</sup> siècle: Andrea Wulf, *L'Invention de la nature. Les aventures d'Alexander von Humboldt*, Paris, Les Éditions noir sur blanc, 2017.
- Pour comprendre la notion de *safe operating space*, évoquée dans cette introduction, et de *planetary boundaries*, cette vidéo pédagogique de la King's University au Canada:

**[www.youtube.com/watch?v=ZIXxfLQuhsE&abchannel=TheKing%27sCentreforVisualizationinScience](https://www.youtube.com/watch?v=ZIXxfLQuhsE&abchannel=TheKing%27sCentreforVisualizationinScience)**

Voir aussi le TED Talk de Johan R ockstrom, sur le site du Stockholm Resilience Center:

**[www.stockholmresilience.org/research/planetary-boundaries.html](http://www.stockholmresilience.org/research/planetary-boundaries.html)**

● Les sites du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC) et de la Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES) contiennent une vaste quantité de visualisations qui aident à saisir les mécanismes clés de l'enjeu climatique:

**[www.ipcc.ch/sr15/](http://www.ipcc.ch/sr15/)**  
**<https://ipbes.net/>**

● Cette vidéo du Centre ressource du développement durable (CERDD) présente la grande accélération et ses conséquences pour la planète:

**[www.cerdd.org/Actualites/Biodiversite/Rapport-Planete-Vivante-les-consequences-de-la-Grande-Acceleration](http://www.cerdd.org/Actualites/Biodiversite/Rapport-Planete-Vivante-les-consequences-de-la-Grande-Acceleration)**



# TABLE DES MATIÈRES

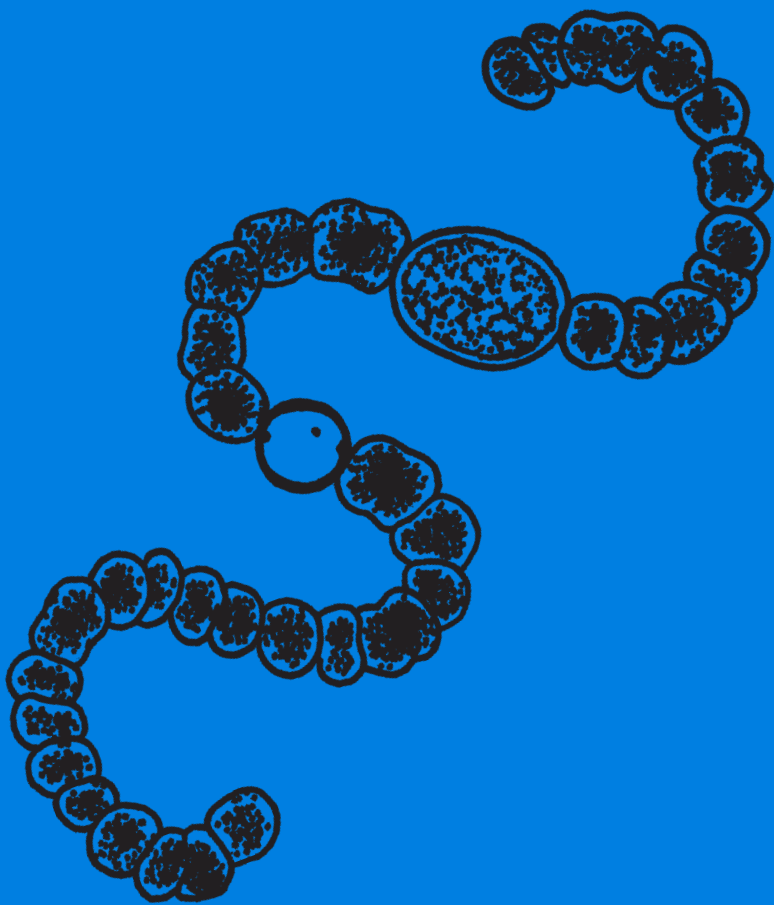
<b>Introduction</b>	<b>5</b>
De quoi parle-t-on lorsqu'on parle d'écologie?	
<hr/>	
<b>I. LA TERRE, LE VIVANT, LA TECHNIQUE</b>	<b>27</b>
L'humain, ingénieur écologique	29
Le système Terre	35
Le grand dérangement	43
Le bouleversement des cycles du carbone et de l'azote	50
<hr/>	
<b>2. LA NATURE DOMESTIQUÉE</b>	<b>63</b>
L'énigme de la domestication	64
Un partenariat entre les espèces	69
Le dualisme de la prédation et de la production	79
Mythique néolithique	85
<hr/>	
<b>3. L'INVENTION DE LA NATURE</b>	<b>95</b>
La science s'empare du monde	97
Vers un avenir radieux	107
Conquérir la Terre	119
<hr/>	
<b>4. LE CAPITALISME ET SES LIMITES</b>	<b>133</b>
La surexploitation des biens les plus précieux	138
L'aliénation humaine	149
Les États prédateurs	156



<b>5. LES CRITIQUES DU PROGRÈS</b>	<b>167</b>
Les premières résistances	170
La critique subalterniste	181
<hr/>	
<b>6. LES CHEMINS DE L'ÉCOLOGISME</b>	<b>201</b>
L'environnementalisme nord-américain	204
L'environnementalisme universaliste	210
L'environnementalisme au Nord et au Sud	218
L'environnementalisme partisan	232
<hr/>	
<b>7. L'ÉCONOMIE DU CHANGEMENT CLIMATIQUE</b>	<b>245</b>
Le capitalisme vert	248
Le Green New Deal	260
Décroissance, écoféminisme et postcolonialisme	272
<hr/>	
<b>8. LA RÉINVENTION DE LA SOCIÉTÉ</b>	<b>289</b>
La cause animale	293
Agroécologie vs agriculture industrielle	300
Les nouveaux comportements écologiques	307
La centralité de la crise écologique	313
<hr/>	
<b>CONCLUSION</b>	
Pour une culture écologique	321
Remerciements	333

DANS LA MÊME COLLECTION

*Culture numérique*  
Dominique Cardon  
2019



19€



ISBN 978-2-7246-3830-1

*IPH*